

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

DE LA LITTÉRATURE ET DES SCIENCES

EN FRANCE ET DANS LES PAYS ÉTRANGERS

RECUEIL HEBDOMADAIRE POLITIQUE

(La Collection de la *Revue de l'Instruction publique* forme 28 volumes in-4^e. Prix : 160 francs.)



On s'abonne, à Paris, chez L. HACHETTE et Cie, 77, boulevard Saint-Germain. — Le prix des abonnements devra être payé d'avance, soit en un mandat sur la poste adressé par lettre affranchie, soit par l'intermédiaire d'un libraire.

Le prix de l'abonnement pour Paris et pour les départements est de : 18 francs pour 12 mois. — 9 fr. 50 pour 6 mois. — 5 francs pour 3 mois. — Les abonnements partent du 1^{er} du mois qui suit la date de l'inscription.

SOMMAIRE.

CHRONIQUE HEBDOMADAIRE. (Ed. Goumy.)

LITTÉRATURE ET SCIENCES. — Les vendredis de l'Institut. Novembre 1869. (J. LAROCQUE.)

PHILOLOGIE. — Horace a-t-il fait une faute de quantité? (L. QUICHERAT.)

BIBLIOGRAPHIE. — *Analyses et comptes rendus.* — Le Ciel, par Aimée Guillemin. (Ed. Goumy.) — Le Japon illustré, par Aimé Humbert, ancien ministre de la confédération suisse (Ch. DERODON.) — Les Pierres, par L. Simonin. (L. MARCEL DEVIC.) — La Bible d'une grand-mère, par Mme de Ségur; la Princesse éblouissante, par Ernest L'Épine et Bertali; le Magasin des petits enfants. (Em. GOSSOT.) — Les Animaux sauvages, par Mme Pape-Carpantier. (E. MONTIGNY.)

VARIÉTÉS. — Une séance de la société philotechnique. (H. FERTÉ.)

NOUVELLES DIVERSES. (L. FÉLIX.)

EXAMENS, CONCOURS, ÉPREUVES DIVERSES. — Académie de Paris. Préparation à la licence : Dissertation française. — Enseignement spécial : Dissertation française. — Préparation à la licence : Hippolyte (suite). — Faculté de sciences de Paris. Licence ès sciences mathématiques : Question d'analyse.

ANNONCES.

PARIS, LE 23 DÉCEMBRE 1869.

On nous écrit de Berlin que l'article de M. Defodon sur les besoins urgents de l'instruction primaire (voir notre numéro du 2 décembre) donne des chiffres beaucoup trop favorables en ce qui concerne le traitement des instituteurs en Prusse. « J'ai sous les yeux, nous dit notre correspondant, un rapport distribué aux députés, et duquel il résulte qu'attendu l'impossibilité de vivre avec leur traitement, beaucoup d'instituteurs du duché de Posen et de la Silésie sont déjà partis ou vont partir pour l'Amérique. » Nous n'avons pas besoin de faire remarquer la concordance frappante de ce fait avec les conclusions de l'article de M. l'inspecteur général Baudouin, qui paraissait dans notre numéro du 9 décembre. La Prusse commence à payer sa gloire, et c'est justice.

Notre correspondant nous renseigne en même temps sur les résolutions prises par le congrès des protestants libéraux, dont il était question dans notre numéro du 14 octobre. Nous y faisons connaître les sept thèses fort importantes que devait soutenir devant l'assemblée M. Holtzmann, professeur de théologie à Heidelberg. Voici ce qui en est advenu :

« Dans un discours qui a duré près de deux heures, M. Holtzmann a brillamment défendu les thèses en question. Il a

montré que l'État, d'après l'avis de Luther lui-même, avait le droit de forcer les enfants à se rendre à l'école comme à défendre le territoire, et a insisté pour que l'enseignement de la religion restât obligatoire. S'appuyant sur l'avis de Schleiermacher et de Rothe, il s'est prononcé en faveur de la surveillance de cet enseignement par la famille et la commune, et contre l'habitude prise de le donner en faisant apprendre par cœur aux enfants des phrases incompréhensibles.

« Après une discussion fort vive, toutes les thèses de M. Holtzmann ont été adoptées, à l'exclusion de la sixième et de la septième, qui ont été renvoyées à l'examen de la commission.

« Celle-ci a fait son rapport dès le lendemain, et, conformément à la demande de M. Schenkel, les thèses 6 et 7 ont été approuvées dans la rédaction suivante :

« La question de savoir si l'enseignement de la religion « sera obligatoire, ou s'il sera abandonné aux soins des familles et du clergé, doit être résolue dans le sens indiqué « par l'opinion publique et par l'histoire des États et des « Églises. »

« Le congrès a voulu donner une preuve de tolérance, on le voit, en approuvant cette proposition; mais bien des gens lui ont su peu de gré de n'avoir pas nettement tranché la question. Toujours est-il que l'adoption des thèses de M. Holtzmann par des hommes aussi éclairés et aussi familiers avec la question scolaire que ceux qui faisaient partie de l'assemblée, contribuera considérablement à répandre dans toute l'Allemagne les vraies doctrines en matière d'enseignement public. La discussion qui a eu lieu sert à nous faire connaître assez exactement, à nous autres Français, l'opinion des libéraux et des conservateurs en matière d'éducation, ainsi que les courants divers qui vont se manifester à la Chambre des députés, lorsque la fameuse loi de M. de Mühlner, ce champion de l'orthodoxie protestante, sera discutée. »

Nous espérons être en mesure de faire connaître prochainement à nos lecteurs, et cela d'après les communications d'un des membres les plus influents de la commission chargée de l'examen de la nouvelle loi sur l'instruction publique, les résolutions qui seront prises au sujet de cette loi. Aucun sujet ne saurait être plus digne de l'attention du corps enseignant français.

Nous apprenons, par la même source d'informations, que la Prusse, encouragée par l'exemple de la France, vient de faire un pas important dans le domaine des arts industriels. Des écoles de dessin, accessibles aux adolescents et aux adultes des deux sexes, ont été ouvertes le 1^{er} octobre dans les

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

Jam Dædaleo ocior Icaro
Visam gamentis litora Bospori,
Syrtesque Gætulas, canorus
Ales, Hyperboreosque campos.

Nous voyons ici un vers faux, dont on n'a pas manqué d'être choqué. L'éllision *Dædaleo ocior* n'a pas été faite! Cela est bien étrange dans Horace, et il ne l'est pas moins que ses scholiastes, ou d'autres grammairiens, que je sache, n'aient rien dit de ce vers. Virgile nous fournit plusieurs exemples analogues, entre autres celui-ci :

Et succus pecori, et lac subducitur agnis. (*Buc.* 3, 6.)

Mais un scholiaste de Virgile, Probus, prend soin de signaler cette licence¹.

Je me mets de nouveau sous le patronage de Bentley, qui fait ici cette juste observation² : « Je ne vois pas pourquoi le poète invoque l'exemple d'Icare. A quoi bon se donne-t-il à lui-même ce mauvais présage? » Effectivement, pour exécuter ce grand voyage qu'il annonce, pour parcourir l'espace depuis la Colchide jusqu'à l'Espagne, la première condition est de ne pas tomber dans l'eau et se noyer. J'ai cru justifier le poète de cette inconséquence par un changement bien léger, en remplaçant *ocior* par *cocior*. Horace a vu le côté faible de l'exemple qu'il citait, et en présence d'une funeste aventure, il se flatte d'être plus prudent :

Jam Dædaleo *caciior* Icaro.

Je puis ajouter que M. Lucien Müller, le savant métricien, n'approuve pas plus que Bentley le vers d'Horace tel qu'il nous est parvenu. Lui aussi, il le trouve peu satisfaisant pour le sens et pour la mesure³. Toutefois il ne propose pas de correction.

Je reviens, et je dis qu'en présence de tant d'autorités appartenant aux différents âges de la littérature, il me paraît difficile de soutenir que la finale de *palus (udis)* ait pu être légitimement abrégée par qui que ce soit. En terminant, je remarque une chose assez significative. Lindemann, dont on connaît la compétence en fait de métrique, n'a, dans son *Novus thesaurus linguæ latinæ prosodiacus* (1827), indiqué *palus* qu'avec la finale longue, négligeant tout à fait l'exemple d'Horace. Apparemment il n'a voulu ni condamner le poète, ni absoudre une fausse quantité.

L. QUICHERAT.

BIBLIOGRAPHIE.

ANALYSES ET COMPTES RENDUS.

LE CIEL, par Amédée GUILLEMIN, notions d'astronomie à l'usage de la jeunesse et des gens du monde; quatrième édition. Un magnifique volume in-8 Jésus, illustré de 45 grandes planches dont 12 en couleur et de 192 vignettes dans le texte. 20 fr.; la reliure se paye en sus, 6 fr. (Hachette et Cie.)

De tous les splendides ouvrages consacrés par la maison

1. « Interdum sane vocales inter se concurrentes synalcepham fieri vident, et si versus impleri nequiverit, nulla eliditur, ut : *Ei succus*, etc. » (Putsch, p. 1440.)

2. « Miror equidem cur Icaro exemplo hic uti voluerit Noster. Quid opus erat ut male sibi ominaretur? » — Il mentionne un manuscrit du onzième siècle qui donne *notior*, et propose lui-même *tutior*.

3. Est-il besoin de dire que, dans les manuscrits, *caciior* se trouve ordinairement écrit *cocior* ou *ecocior*? Voilà ce que j'ai appris depuis mes débuts, et ce qui me donne maintenant beaucoup plus d'assurance.

4. « Quæ quum ita sint, non à metro rectius quam a sensu stabit quod etiamnum perique tribuunt Horatio : *Jam Dædaleo ocior Icaro*. »

Hachette à la vulgarisation de la science, il n'en est guère, croyons-nous, qui aient eu plus de succès que le *Ciel* de M. A. Guillemin. Le voici arrivé à sa quatrième édition. Et cette nouvelle édition est, à la lettre, entièrement refondue et considérablement augmentée. Voici ce que nous dit M. Guillemin dans son avant-propos :

« Je pourrais presque dire que c'est un nouvel ouvrage que j'offre au public, si l'esprit dans lequel il avait été conçu d'abord, si le plan et la méthode de sa rédaction primitive, n'étaient restés les mêmes, comme le but que je m'étais proposé.

« Mais les progrès de la science sont incessants, et dans ces quelques années, les progrès de l'astronomie, ceux de l'astronomie physique surtout, ont été assez considérables pour nécessiter une révision de presque tous les chapitres du *Ciel*, et même pour quelques-uns d'entre eux une rédaction entièrement nouvelle. Je citerai principalement les chapitres concernant la constitution physique et chimique du soleil, celle des étoiles et des nébuleuses...

« Les étoiles filantes, ces tronpeaux de corpuscules qui viennent à des intervalles périodiques frôler les hautes régions de l'air, paraissent aujourd'hui devoir être assimilées aux comètes... Cette théorie, due à un astronome italien, M. Schapparelli... n'est pas sans doute arrivée à dire le dernier mot sur ces curieux phénomènes, mais telle qu'elle est, elle m'a obligé à donner au chapitre qui les concerne de nouveaux développements...

« L'astre qui, après le soleil, nous intéresse le plus, parce qu'il est l'inséparable compagnon de notre globe, la lune, a été décrit dans cette édition avec plus de détail que dans les précédentes. J'ai aussi développé la troisième partie du *Ciel*, celle qui est consacrée aux lois de l'astronomie, à ses méthodes, à ses instruments. Enfin, dans la description du monde solaire, comme dans celle du monde sidéral, ont été introduits un grand nombre de faits nouveaux, les uns dus à des observations récentes, les autres empruntés à d'anciennes observations oubliées. »

On le voit, M. Guillemin a le droit de dire qu'il n'exagère en rien l'importance des modifications apportées à son livre par cette nouvelle édition, lorsqu'il l'annonce comme *entièrement refondue et considérablement augmentée*.

Voilà, croyons-nous, tout ce qu'il importe de rappeler en ce moment au sujet d'un livre dont le mérite est si manifestement reconnu et le succès si solidement établi; des planches elles-mêmes nous ne dirions que ce que tout le monde sait, si nous rappelions que les plus considérables d'entre elles sont extrêmement curieuses et instructives et que quelques-unes sont de vrais chefs-d'œuvre de chromolithographie.

Ed. GOUY.

LE JAPON ILLUSTRÉ, par M. Aimé HUMBERT, ancien envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Confédération suisse. 2 vol. in-4, contenant 476 gravures sur bois, une carte du Japon et 5 plans; brochés, 50 fr.; reliés, tranches dorées, 70 fr. Librairie L. Hachette et Cie.

Le *Japon illustré* de M. Aimé Humbert a été, au moins en partie, comme nos lecteurs le savent, publié dans le *Tour du Monde*. La simple relation est devenue un livre : elle n'a rien perdu, sous cette forme, ni pour le pittoresque, ni pour l'intérêt, la valeur morale, la portée économique et historique de sa donnée et de ses conclusions.

Pendant un séjour de plusieurs années au Japon, M. Aimé Humbert, heureusement protégé par son titre et ses fonctions

d'agent diplomatique, a pu voir de près les hommes et les choses. Comme il le dit dans sa préface, il a pu, accompagné d'un de ses attachés d'ambassade, profiter des loisirs que donnent partout, et en particulier dans l'extrême Orient, les traditionnelles lenteurs de la diplomatie, pour parcourir, le crayon ou le calepin à la main, les campagnes de la baie de Yedo, s'asseoir au seuil de quelque rustique auberge, se cacher, au besoin, dans l'arrière-boutique de bons bourgeois tant soit peu complices de ces indiscrettes perquisitions, et là, surprendre, de visu, les mille secrets des mœurs et des coutumes japonaises. Il a eu surtout entre les mains une collection d'images, de gravures, d'esquisses indigènes qui lui ont fait voir, sous tous leurs aspects, « les Japonais peints par eux-mêmes. » Enfin, il a ajouté à ces documents de nombreuses photographies prises en grande partie sous ses yeux et un choix de croquis tirés « des plus beaux portefeuilles que jamais crayon européen ait composés sous le ciel du Japon¹. » Tout cela animé, vivifié par l'habile interprétation des Bayard, des Neuville, Hubert Clerget, Thérond, Rapine, Catenacci, Ciceri, Crépon, de toute l'élite, en un mot, des dessinateurs du *Tour du Monde*, tout cela entouré de ce beau luxe d'impression et de fabrication que sait atteindre aujourd'hui l'art du typographe et de l'éditeur, fait du livre de M. Humbert un digne complément de cette magnifique série d'ouvrages qui comprend déjà le voyage de M. Bouyer à la Guyane, et celui de M. Paul Marcoy sur le parcours de l'Amazone². Les dessins japonais, notamment, pour ne parler que de cette partie de ce qu'on pourrait appeler l'ornementation du livre, ont, à part leur caractère indiscutable de vérité, je ne sais quelle puissance originale et vive, quelquefois repoussante et odieuse, douloureuse et lamentable, le plus souvent pourtant pleine de bonhomie, de gaieté et de verve. La race japonaise est là tout entière, admirablement prise sur le fait, dans ses misères et dans ses travers et aussi dans son énergie native, sa vitalité et ses espérances.

Le texte répond à l'illustration.

M. Aimé Humbert a au suprême degré une des qualités qui peuvent le mieux donner de l'intérêt à un livre, il a l'amour de son œuvre. Il s'est épris d'une sympathie profonde pour ces fils du Nippon, comme ils s'appellent eux-mêmes, sympathie justifiée d'ailleurs et par tout ce que vaut la nation japonaise et par les conditions où elle se trouve.

Placé, jusque dans ces derniers temps, entre deux gouvernements, l'un religieux, l'autre militaire, et une aristocratie de fonctionnaires et de propriétaires terriens, dominé par une religion représentée par un clergé peu édifiant et avide, et dont tout l'idéal, si idéal il y a, n'est autre que l'abrutissement immobile et contemplatif, le peuple japonais, doux, poli, spirituel, de vie et de commerce faciles, s'est réfugié dans une sorte d'épicurisme pratique, qui manque de hauteur peut-être, qui n'atteint pas aux grandes vertus civiles et patriotiques, mais qui, dans les relations sociales, dans le cercle du foyer et de la famille, fait de la société japonaise, de celle des classes bourgeoises surtout, l'expression la plus véritablement aimable de ces civilisations, en apparence si étranges, de l'extrême Orient.

Un jour, dit M. Aimé Humbert, « M. de Wit, consul général des Pays-Bas, demandait à un vieux bourgeois de Yedo ce que ferait le peuple dans le cas d'une guerre de l'Empire avec une puissance étrangère. — Nous nous sauverions dans l'intérieur, répondit le vieillard, sans hésitation. — Comment

donc! vous vous sauveriez? — Certainement; ce n'est pas à nous de nous battre, c'est l'affaire des gens à deux sabres¹. — Et s'ils en venaient à se battre entre eux? — Nous nous cacherions pour regarder de loin. — Quoi qu'il en soit, poursuivit M. de Wit, je pense que vos gens à deux sabres ne se battraient pas mal. — Il en est de ceci, dit le Japonais, comme de ces constructions blanchies à la chaux, que l'on estime propres à résister au feu. Le plus sûr est de ne jurer de rien avant qu'elles aient été mises à l'épreuve². »

Peu d'enthousiasme, comme vous voyez, et passablement de scepticisme. Que voulez-vous? Quand le cortège d'un grand seigneur, d'un daïmio, vient à passer, il faut que le pauvre diable de Japonais, qui n'a pas l'avantage d'être noble, se prosterne sous peine de la vie, à plat ventre, front contre terre; jusqu'à ces derniers temps, la souveraineté religieuse du Mikado se tenait, impénétrable et inaccessible, dans le Versailles de Kioto, et il n'était même pas permis à un simple mortel d'apercevoir de loin la personne sacrée qui en représentait la quasi-divinité; le souverain militaire et politique, le Taikoun, un peu moins invisible, manifestait surtout son autorité ou sa présence par des perquisitions domiciliaires, des arrestations, des exécutions: il y a au centre de Yedo un Castel qu'on pourrait appeler la Bastille du Taikoun, et qui ressemble tant soit peu à l'ancre du lion du bon La Fontaine; aux deux extrémités de la ville, il y a aussi deux places où s'exerce en permanence la justice à coups de sabre du souverain: cela, avec les écus qu'il faut payer au fisc, constitue à peu près tout ce que le Japonais connaît du gouvernement: on serait sceptique à moins.

Il existe bien, il est vrai, une ancienne religion nationale, le culte des ancêtres, des héros de la patrie, des Kamis, mais, comme bien d'autres religions qui déclinent et qui tombent, l'esprit s'en est perdu, et il n'en reste plus guère que quelques fêtes, des temples un peu différents des autres, des formules liturgiques, voire même un appoint de plus au contingent, si riche partout, des superstitions populaires. Et puis, la désolante doctrine du bouddhisme a tout absorbé. Heureusement l'esprit japonais s'accommode mal de l'ascétisme abêtissant du *nirwāna*; il le transforme pratiquement en une douce vie au jour le jour, prenant pour règle, suivant la maxime japonaise, « tout ce qui s'accorde avec le bon sens ou avec les circonstances, » peu soucieux du luxe et de la fortune, ne travaillant généralement que pour vivre et ne vivant que pour jouir de l'existence. Le travail même, dit M. Humbert, jusqu'au moment du moins où l'arrivée des Européens va sans doute changer cet état de choses, rentrait, pour le Japonais, « dans la catégorie des jouissances les plus pures et les plus ardentes. L'artisan se passionnait pour son œuvre, et, loin de compter les heures, les journées, les semaines qu'il y consacrait, il ne s'en détachait qu'avec peine lorsqu'enfin il l'avait amenée non pas à une certaine valeur vénale, qui était le moindre de ses soucis, mais à un degré plus ou moins satisfaisant de perfection. La fatigue venait-elle le surprendre, il quittait l'atelier pour se donner du repos tout à son aise, soit dans l'enceinte de son habitation, soit en compagnie de ses amis, dans n'importe quel lieu de plaisir³. »

Et en effet, comme nous l'avons pu voir à la triple exposition japonaise du Champ de Mars, en 1867, le luxe des Japonais est bien plutôt artistique que somptueux, et ce qui distingue particulièrement les œuvres japonaises au milieu de ces productions si diverses de l'art oriental, c'est cette qualité à laquelle, nous autres Français, nous sommes peut-être plus

1. L'un de ces portefeuilles est celui de M. Wirgman, correspondant des *Illustrated London News*; l'autre, celui de M. Alfred Roussin, aide commissaire de la marine française, auteur du volume intitulé: *Une campagne sur les côtes du Japon*. 1 vol. in-18 Jésus, 3 fr. 50. L. Hachette. 1866.

2. *La Guyane française*, par Frédéric Bouyer. 1 vol. in-4° illustré, broché, 10 fr. — *Voyage à travers l'Amérique du Sud, de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique*. 2 vol. in-4°, broché, 50 fr.

1. On sait qu'au Japon, les nobles portent deux sabres, comme insignes de race et de dignité.

2. *Le Japon illustré*, t. II, p. 228.

3. *Le Japon illustré*, t. II, p. 42.

sensibles qu'à toutes les autres, la mesure dans la fantaisie, la délicatesse et le goût.

Telle est donc, ou telle a été jusqu'ici la vie du Japonais. Son gouvernement, ses gouvernements, il les accepte ou s'y résigne. « Un empereur japonais, qui était né sous la constellation du Chien, ordonna que les chiens fussent respectés comme les animaux sacrés, que l'on s'abstint d'en tuer, et qu'à leur mort on eût soin de leur procurer une sépulture honorable. L'un de ses sujets, dont le chien avait péri, se mit en devoir de l'enterrer sur une de ces collines tumulaires qui dominent toutes les grandes villes. Chemin faisant, et las de porter le cadavre de l'animal, il se permit de dire à un ami qui l'accompagnait, que le décret de l'Empereur lui paraissait ridicule. — Garde-toi de murmurer, répondit son camarade, et songe que notre Empereur aurait pu tout aussi bien naître sous le signe du Cheval. » Ainsi raisonnent les Japonais sur le chapitre de la politique. Ils acceptent de même celui de la religion, ouvrent libéralement leur bourse aux mains que de toutes parts leur tendent les bonzes, dévotement disent ou o rient le grand chapelet de famille, selon le rite liturgique¹, vont à tous les pèlerinages, ne manquent pas une fête religieuse, chaque fête étant l'occasion d'une réjouissance, fidèles par-dessus tout au culte domestique des sept dieux qui donnent les sept béatitudes, à savoir la longévité, le bien-être, la nourriture quotidienne, le contentement, les talents, la gloire et l'amour².

Et tout cela ne les empêche pas d'ailleurs de rire un peu sous cape, prudemment et discrètement, du daimio ou du bonze, voire du Taikoun lui-même, et de caricaturer les uns et les autres, soit dans les représentations théâtrales, soit dans les croquis populaires, sous la figure du matamore, sous le déguisement du renard, du rat ou de la belette.

On dit, à ce qu'il paraît, que les Japonais sont les Français de l'extrême Orient. Et, en effet, ils peuvent avoir avec nous quelque ressemblance : n'a-t-on pas prétendu qu'autrefois du moins la royauté française était un gouvernement absolu, tempéré par des chansons? Il faut croire que tout est changé, car à présent nous ne chantons guère!

Quoi qu'il en soit, ce qui paraît tenir la plus grande place et la place la plus honorable dans la vie japonaise, ce sont les affections domestiques. M. Humbert raconte avec émotion qu'aux premiers jours de son installation à Yedo, des dames de la bourgeoisie étant venues, avec une curiosité toute japonaise, lui demander la permission de visiter ses appartements et les meubles à son usage, il leur montra, entre autres choses, un album contenant des photographies de famille, et qu'elles examinèrent cet album avec un intérêt dont il fut profondément touché. « C'est, dit-il à ce sujet, dans le domaine

1. Cette pratique du chapelet est décrite en ces termes par M. Aimé Humbert :

« C'est une certaine confrérie de bonzes qui a le monopole de l'exploitation du grand chapelet de famille. Il faut savoir que le chapelet bouddhiste ne peut déployer sa vertu que si on le défille correctement; or, rien ne garantit que, dans une famille nombreuse, il ne se commette des erreurs dans l'usage du rosaire : de là, l'inefficacité qu'on lui reproche quelquefois. Au lieu de récriminer en cas pareil, le parti le plus sage consiste à faire venir à domicile un bonze du grand chapelet, pour remettre les choses en bon point. Il s'empresse d'accourir avec son instrument, qui offre à peu près les dimensions d'un serpent boa; il le dépose entre les mains de la famille agenouillée et rangée en cercle, tandis que lui, placé devant l'autel de l'idole domestique, dirige l'opération au moyen d'un timbre et d'un petit marteau. Au signal donné, le père, la mère, les enfants entonnent de tous leurs poumons les prières convenues. Les petits grains, les gros grains, les coups de marteau se succèdent avec une régularité cadencée, entraînant. La ronde du chapelet s'anime, les cris deviennent passionnés, les bras et les mains obéissent avec la précision d'une machine, la sueur ruisselle, les corps s'engourdissent de fatigue. Enfin la cérémonie terminée laisse tout le monde haletant, épuisé, mais rayonnant de bonheur, car les dieux intercesseurs doivent être satisfaits. »

2. Tome II, p. 337.

des affections naturelles que l'unité, l'identité de la race humaine sous toutes les zones et chez tous les peuples se fait le plus éloquemment sentir. Qu'importe la diversité des idiomes en présence de ce langage universel qui se traduit par l'expression du regard, par une larme suspendue aux paupières, par des intonations de voix douces et pénétrantes comme les chants sans paroles que Mendelsohn a gravés dans toutes les mémoires? Pour les peuples de civilisation primitive, le voyageur est un être digne de la plus profonde pitié, car il s'est séparé de tout ce qui fait le charme de la vie : la famille, le toit paternel, le pays des aïeux. Une religieuse admiration se mêlerait à la compassion qu'il inspire, s'il avait quitté sa patrie pour accomplir au loin quelque pieux pèlerinage; mais traverser les mers pour le soin de terrestres intérêts, c'est ce que ne peut comprendre la société dont je suis entouré¹. »

Hélas! — faut-il dire hélas! — ils y viendront! Le Japon n'est déjà plus lui-même, il a suffi, pour le transformer, suivant la fière expression de M. Humbert, « de quelques bâtiments de guerre et de l'activité mercantile de 2 à 300 Européens et Américains pour ainsi dire noyés parmi les 30 millions d'âmes qui composent la population indigène². » Grâce aux événements récents dont les journaux parlent encore, « notre civilisation — nous ne faisons ici que transcrire les conclusions mêmes de M. Humbert, — notre civilisation reçoit aujourd'hui les hommages du Mikado. L'Empereur théocratique qui protestait contre les traités conclus par le Taikoun, se charge maintenant de les faire respecter. Le petit-fils du Soleil, qui avait prononcé l'expulsion générale des étrangers, les introduit dans les nouveaux ports dont le Taikoun avait, d'année en année, ajourné l'ouverture. Le souverain, autrefois invisible pour ses propres sujets, donne audience aux représentants des puissances qui se sont mises en relation avec son Empire. Le pontife, qui ne pouvait sortir de sa sainte cité de Kioto, vient s'installer pour un temps plus ou moins prolongé au sein de la bourgeoisie de Yedo. Évidemment, l'ancien Japon des dieux, des demi-dieux et de leurs successeurs, n'existe plus et ne renaitra pas. Son antique féodalité militaire, affranchie du monopole commercial que s'arrogeait le Taikoun, tend à se transformer en aristocratie marchande. Si les descendants des Kamis deviennent eux-mêmes, par le commerce, les agents de la civilisation occidentale dans leurs propres seigneuries, que reste-t-il pour soutenir ou plutôt pour restaurer les fictions du vieil Empire? Quel que puisse être son état politique, le peuple japonais est dorénavant partie intégrante et membre actif de la famille des peuples qui personnifient le progrès humanitaire³. »

C'est cette curieuse situation d'un peuple mis en demeure, de par le droit international du nouveau monde moderne, de se métamorphoser, de renoncer à cet isolement qui faisait sa loi séculaire, de mettre, comme tous les autres, au service de chacun et de tous, ses ressources géographiques, économiques et sociales, et tout ce qu'il peut y avoir en lui de personnalité, de vigueur et de jeunesse, qui donne le plus grand intérêt au livre de M. Humbert. C'est comme le testament du Japon ancien qu'il s'est donné la tâche d'écrire. Je ne sais quel charme particulier s'attache à toutes ces descriptions de la vie et des mœurs d'un peuple qui, pour nous, s'essiera demain à en prendre d'autres. C'est dans cet esprit, pour notre part, que nous avons lu ce livre, dont les développements, sans prétention, sans recherche de l'effet, sont si curieux, si attachants, et qui nous fait si bien connaître, non-seulement le sol japonais, ses villes, ses belles campagnes, « la fraîche vé-

1. Tome I, p. 77.

2. Tome I, p. 58.

3. Tome II, p. 413.

gétation de ses îles toujours vertes¹, » mais encore et surtout la vie intime de l'indigène, sa demeure, son costume, son industrie, les métiers qu'il exerce et où il se plaît, ses plaisirs, ses fêtes, sa littérature, ses théâtres, et toutes les circonstances plus ou moins solennelles de sa vie et de sa mort.

Est-il besoin d'ajouter que sur toutes les pages on sent comme l'impression d'une âme largement émue de tout ce qui peut toucher, en tout temps et sous toutes les latitudes, les hautes parties de l'âme, et, comme le dit l'auteur lui-même, ce « regard de la sympathie » qui franchit sans efforts les barrières sociales, qui « discerne l'homme parmi les divergences de races ; » qui « distingue les réalités humaines sous les formes conventionnelles des dominations politiques et religieuses, » et aussi cette raison éclairée, ce bon sens délicat qui « compare, élague, rapproche et devine ? »

Charles DEFODON.

LES PIERRES, *esquisses minéralogiques*, par L. SIMONIN, ouvrage illustré de 91 gravures sur bois, de six planches imprimées en chromolithographie et de 15 cartes tirées en couleur. 1 vol gr. in-8. Prix, broché, 20 fr. Librairie L. Hachette et Cie.

Rien de plus trompeur que ce titre d'apparence si modeste, *les Pierres*; rien de plus trompeur surtout sous la plume abondante de M. Simonin qui sait si bien, comme on dit, piquer des pointes à droite et à gauche, et mêler l'anecdote aux descriptions techniques. Les pierres, savez-vous ce que c'est? c'est toute la nature inanimée, rien que cela : la pierre à bâtir, les marbres, les grès, les silex, les schistes, la houille, les pierres précieuses, les minerais de fer, de cuivre, de plomb, de zinc, d'étain et de tous autres métaux, l'argile, le sel, l'alun, le soufre, que sais-je? J'aurais plutôt fait de vous dire ce qui n'est point compris sous cette dénomination si large. Le guano lui-même trouve moyen de s'y glisser, grâce à la bienveillance de M. Simonin, et le pétrole s'insinue à sa suite, sous prétexte que son nom signifie huile de pierre.

Voulez-vous que nous feuilletions ensemble ce gros et beau volume, qui fait un magnifique pendant au précédent ouvrage du même auteur, *la Vie souterraine*? Le livre est divisé en deux parties, la première intitulée « La tribu des pierres, » et la seconde « Histoire de quelques pierres. » M. Simonin esquisse d'abord les grandes lignes du règne minéral. Il raconte les idées singulières des anciens sur la formation et la prétendue croissance des pierres, les vaines tentatives faites par les plus célèbres minéralogistes pour arriver à une classification rationnelle et méthodique des corps bruts; et, sans examiner autrement les systèmes plus ou moins ingénieux des Haüy, des Brongniart, des Beudant, qui, dit-il, n'ont pas été heureux, il se contente lui-même d'adopter l'antique division des minéraux en pierres, terres, sels, combustibles et métaux. C'est ce qu'il y avait de mieux à faire en effet dans un livre d'où « la science pure a été sévèrement bannie. »

Un second paragraphe s'intitule « Les chercheurs de cailloux, » ce qui veut dire les amateurs de géologie pratique. Et M. Simonin leur donne d'excellents conseils sur les instruments à emporter dans leurs excursions, sur la façon de voyager, le vêtement, voire l'utilité du parapluie.

Le chapitre suivant traite de « la naissance des pierres. »

C'est l'esquisse de l'histoire du monde terrestre, de la formation des roches, des flores et des faunes successives qui l'ont animé dans les quatre grandes périodes géologiques, primaire, secondaire, tertiaire, quaternaire. Cinquante pages pour un intervalle d'au moins « trente milliers de siècles, » ce n'est pas trop.

Ce qui suit nous intéressera d'une façon particulière : c'est l'examen des « pierres de France, » c'est-à-dire des minerais exploités dans notre pays. La houille y tient, comme cela est bien juste, la place d'honneur. Sans elle, que deviendraient les forges et fonderies! L'auteur rappelle avec complaisance et en grand détail l'histoire de la houillère et des mines de fer du Creusot; il nous montre l'état florissant actuel de cet établissement modèle, petit royaume dont M. Schneider est le roi; les hauts fourneaux, l'atelier de moulage, la forge de grosses œuvres, les aciéries, la halle de fabrication des chaudières à vapeur passent l'un après l'autre sous nos yeux. Si vous le pressez un peu, M. Simonin vous dira sans broncher toutes les belles pièces qui sont sorties de ces forges incomparables, les ponts en fer, les appareils de bateaux à vapeur, les blindages de vaisseaux, les machines d'extraction, les pompes, les locomotives et les locomobiles.

Il vous dira encore l'aspect de la ville, le genre de vie de chaque catégorie d'ouvriers, mineur, fondeur, forgeron, mécanicien, et même des employés et chefs de service. Les écoles, la cure, le palais de MM. Schneider avec son « splendide panorama, » l'église et le château de Montcenis, les cités ouvrières du voisinage, etc., etc., tout y est. Et, pour compléter l'agréable effet du tableau, remarque frappante : le Creusot n'a ni gendarmes ni *policemen*. MM. Schneider sont d'habiles directeurs. M. Simonin ne voit pas les choses du même œil que le morose Promeneur solitaire : « Des carrières, des gueffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu... Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux et des laborieux robustes sur sa surface. » Tout cela au contraire devient ravissant sous le pinceau brillant de M. Simonin.

Mais nous voilà, semble-t-il, bien loin de ce que nous appelons communément des pierres. Patience! Franchissons un paragraphe qui traite de nos mines de plomb et d'argent, de cuivre, de zinc, etc., où M. Simonin nous fait faire avec lui une promenade instructive et pittoresque, et nous voici revenus à la houille qui commence le chapitre des « pierres du globe » comme celui des « pierres de France. » Passant en revue la richesse carbonifère de toutes les contrées du globe, comparée à la consommation annuelle, M. Simonin arrive à cette désolante conclusion qu'avant trois siècles les houillères d'Europe seront épuisées. Je plains sincèrement nos arrière-neveux, si d'ici là les émules de M. Mouchot ne découvrent point quelque moyen sérieux « d'emmagasiner la chaleur solaire. »

Après un aperçu des exploitations métallifères de tous les pays du monde, nous arrivons enfin aux vraies pierres, aux marbres, au granit, porphyre, basalte, albâtre, et aux pierres précieuses, dont l'entière disparition, il faut en convenir, ne serait point aussi regrettable que celle du « roi charbon » qui menace les générations futures. Il est vrai que le diamant n'est lui-même qu'un charbon, seulement beaucoup moins utile que l'autre, sauf aux vitriers. Une belle planche du livre de M. Simonin nous offre pourtant une splendide collection des plus fameux : le Grand-Mogol, le Régent, l'Étoile-du-Sud, le Sancy, le Koh-i-nour, etc., qui représentent ensemble des valeurs de plusieurs millions. Vous avez pu les voir en fac-

1. Tome I, p. 176.

2. Tome I. Introduction.